

imprimé s'abaissa et l'usage s'en élargit. Le livre devint une des marchandises de facile débit aux foires de Lyon, il fut accessible à un plus grand nombre d'acheteurs; la demande s'accrut vite dans les couvents, elle se produisit bientôt dans presque toutes les classes de la population.

Au commencement, on s'attacha à donner à l'estampe ou à la vignette l'apparence de l'image peinte; l'estampe devait être peinte le plus souvent. Le graveur, en taillant dans le bois les traits du dessin qui lui avait été fourni, faisait des moules, dont l'empreinte en noir ou en couleur devait être recouverte par la peinture (1). C'était grossier bien souvent, la taille autant que l'enluminure, mais ces livres s'adressaient généralement à des lecteurs dont le goût n'était pas élevé. Le travail était fait aussi avec plus de liberté, et c'est ainsi qu'on voit les cartes de la géographie de Claude Ptolémée, imprimée à Ulm par Léonard Hol en 1483, relevées par un coloriage polychrome (2). On renonça vite à cet artifice qui ne faisait pas rechercher davantage les livres, qui les renchérisait et ralentissait le travail; le dessin gravé

---

(1) Nous citerons en preuve un exemplaire du *Propriétaire des choses* du cordelier Barthélemy de Glanville (édition de « Me Jehan Cyber, maistre en l'art de impression », Lyon, sans date, vers 1480), de la bibliothèque de notre ami A. Firmin Didot, exemplaire dont les vingt estampes et vignettes sont couvertes d'un coloriage qui éclaire les feuillets et donne au texte quelque relief.

(2) On retrouve ce coloriage polychrome dans les *Statuta ordinis Cartusiensis*, imprimés à Bâle par Jean Amerbach en 1510 (Bibliothèque de l'Université de Bâle).